AUGUSTE LACAUSSADE 1815–1897

La prière

O Père universel qui régnez sur les mondes,
Roi de l'immensité, maître de l'infini,
Par l'espace et les temps, les airs, les feux, les ondes,
Père ! que votre nom à jamais soit béni.

Comme aux plages du ciel, que sur l'humaine rive
Chaque être veuille au gré de votre volonté !
Sur cette terre en pleurs que votre règne arrive,
Le règne de l'amour et de la liberté !

Assez longtemps, Seigneur, l'esclavage et la haine
Ont divisé ce monde et déchiré nos cœurs.
Qu'à votre souffle ardent se fonde enfin la chaîne
Où, rivés aux vaincus, gémissent les vainqueurs !

Assez longtemps Caïn et sa lignée injuste
En opprimant la terre ont fait douter du ciel :
Contre l'arbre homicide ayez soin de l'arbuste !
Seigneur, prenez pitié de la race d'Abel !

Ce que j'implore, ô Dieu ! ce n'est point ta vengeance.
J'ai vécu : mon esprit est pur d'inimitié.
Pour l'homme et sa misère et ma propre indigence,
Je n'ai plus rien au cœur qu'une immense pitié.

Il fut un âge où, plein de juvéniles fièvres,
Devant le crime heureux mon esprit s'irritait ;
Où, l'indignation brûlant mes jeunes lèvres,
Vers toi de ma poitrine un hymne ardent montait.

Hélas ! c'est que j'entrais à peine dans la vie :
De justice altéré, dans le bien ayant foi,
Âme aspirant toujours, toujours inassouvie,
Je voulais l'idéal qui gémissait en moi ;

C'est que, des jours faisant le dur apprentissage,
Des êtres les plus chers frappé sur mon chemin,
Je sentais l'amitié, fragile appui du sage,
Se brisant sous mes doigts, m'ensanglanter la main ;

C'est que, partout blessé dans mes rêves austères,
Devant le fait brutal, mon regard consterné
Voyait, agenouillés, tes prêtres adultères
Trahir ta cause aux pieds de Satan couronné ;

C'est qu'au sang des martyrs trempant leurs mains cruelles,
Je voyais les bourreaux railler les dévoûments,
Et que, perdue enfin dans ses doutes rebelles,
Mon âme errait en proie aux épouvantements !

Des lamentables faits interrogeant les causes,
C'est alors que, sondant ton insondable loi,
Suprême Ordonnateur des esprits et des choses,
Du mal que je voyais je n'accusais que toi ;

C'est alors que, s'ouvrant au désespoir farouche,
Ma lèvre a blasphémé mes espoirs avortés,
Et qu'au vent de l'orgueil qui soufflait sur ma bouche,
De mon sein a jailli l'hymne des révoltés ;

C'est alors qu'aveuglé sur mes propres souillures,
Maudissant le spectacle à mes regards offert,
Ma voix… — Oublie, ô Dieu ! ce cri de mes blessures :
Je ne veux plus haïr ceux par qui j'ai souffert !

J'abjure devant toi l'orgueil de mes colères !
L'exemple du pardon sur la croix fut donné.
Dans mes pleurs repentants j'ai lavé mes misères :
Pardonnez-nous, Seigneur ! Nous avons pardonné.

Du fond de ma tristesse et de mes solitudes,
De mes besoins vers vous la voix se tourne enfin :
Je vous demande, avec le pain des fortitudes,
Ce pain quotidien dont notre corps a faim.

Comme à l'herbe des champs, comme à la fleur brisée,
Votre main, chaque soir, verse la goutte d'eau.
Dieu de force ! épanchez dans notre âme épuisée
Ce qu'il lui faut d'espoir pour porter son fardeau.

De ce monde de trouble et de lutte et de chaîne,
Depuis longtemps mes yeux se détournent lassés.
Laissez-moi m'envoler vers l'étoile prochaine !
D'un jour plus pur, Seigneur, baignez mes yeux blessés.

Mais s'il faut ici-bas poursuivre mon épreuve,
Retremper mon esprit au creuset des douleurs
Et, vidant jusqu'au fond la coupe où je m'abreuve,
Vivre pour mériter, Seigneur, de vivre ailleurs ;

Que tes ailes du moins, invisibles égides,
Dans les assauts du doute abritent ma raison !
Maintiens-moi calme et ferme en mes espoirs rigides !
Dans ma nuit, montre-moi ton astre à l'horizon !

Que dans un siècle en proie aux basses frénésies,
L'amour du juste soit ma seule passion !
Que le succès du lâche et ses apostasies
Ne soient point pour mon âme une tentation !

Que le Protée impur, ce digne roi d'un monde
Où le droit n'est qu'un mot, où la force est la loi,
Que le fait triomphant, ce tentateur immonde,
Dans l'absolu du bien n'ébranle point ma foi !

Confessant l'avenir du sein de nos défaites,
Que je vive demain tel qu'hier je vécus !
Fidèle au sang versé par les martyrs-prophètes,
Que mon esprit toujours reste avec tes vaincus !

Mais sous l’onde acharnée où, troublé, je m’affaisse,
Si tu vois s’abîmer l’homme et son idéal,
Rappelle-toi, Seigneur, ce cri de ma faiblesse,
Le cri des humbles cœurs : « Délivrez-nous du Mal ! »